

Paul Morand

Poèmes



Préface de Michel Décaudin

nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

PAUL MORAND

Poèmes

Lampes à arc
Feuilles de température
Vingt-cinq poèmes
sans oiseaux

USA

Préface de Michel Décaudin

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© *Éditions Gallimard, 1973.*

PRÉFACE

On a souvent, pour expliquer ses livres, interrogé l'homme Paul Morand. Il avait cependant mis en garde lecteurs et commentateurs dès Ma Légende, un petit texte paru en 1929 dans la Collection des Amis d'Édouard, où il déplorait l'existence de « ce héros mythologique et monstrueux que l'on prend pour l'auteur et qui n'est que son masque » :

On m'imagine grand voyageur : écumeur du globe, détrousseur de continents, une sorte de Chinois issu d'un Pamir immobile et qui court après les trains, une valise à la main. Dieu seul sait si je hais la fumée, les gares, les hôtels, l'éloignement des êtres chers!

Trêve donc de portraits. Considérons les poèmes, plutôt que le poète.

Ils ne semblent pas peser, ces poèmes, en regard des quelque quatre-vingts volumes de romans, nouvelles, récits, essais et chroniques publiés par Paul Morand en un bon demi-siècle : deux recueils, Lampes à arc en 1919, Feuilles de température en 1920, qui, complétés par les Vingt-cinq poèmes sans oiseaux, forment l'ensemble de Poèmes de 1924; les « photographies lyriques » d'USA-1927 en 1928... A peine cent soixante pages,

auxquelles s'ajoutent quelques poèmes épars. Le tout écrit en moins de quinze ans et, apparemment, sans retour à la forme poétique après 1930.

Ne nous laissons pas prendre à cette première impression ; Paul Morand est de cette famille d'esprits représentée, à des degrés divers, par des écrivains comme Larbaud, Durtain, Cendrars, Drieu la Rochelle aussi, qui en sont venus à confier à la création romanesque, voire à la réflexion critique, la charge lyrique qu'ils possédaient en eux.

Son premier horizon poétique a été jalonné par Whitman, Laforgue, Jammes, Henry J.-M. Levet, Segalen, Saint-John Perse, Barnabooth, Connaissance de l'Est, et, par-delà, les Illuminations. En 1916, il rencontre Cocteau et, par lui, entre dans « le cercle enchanté de tous ceux qui eussent dû être [s]es amis depuis dix ans ».

Poètes, certes bien différents, qui ont toutefois en commun d'avoir cherché les voies de l'expression poétique hors des tracés connus, même Levet, qui neutralise le vers par les jeux de l'humour, même Jammes, qui, surtout dans les Géorgiques chrétiennes, réduit l'alexandrin à une fonction gnomique et mnémotechnique et le traîne, non sans malice, dans le prosaïsme. D'une façon plus radicale, aussi bien Larbaud que Saint-John Perse, Cocteau que Cendrars, se forgent un instrument nouveau qui n'est plus le vers traditionnel, qui n'est pas la prose, ni le poème en prose.

Plus qu'eux, plus rigoureusement que Larbaud, qui reste sensible aux inflexions attendries d'une certaine musique verbale, que Cendrars, soucieux d'arriver à une efficacité de choc, Paul Morand a adapté à la poésie le discours prosaïque, dans son vocabulaire comme dans son déroulement, sans concession, ne conservant du vers qu'un découpage linéaire qui, le plus souvent, n'obéit qu'aux mesures de la syntaxe. On aurait tort de voir là esprit de destruction, ou simple artifice, ou illusion de quelqu'un qui n'est pas né poète. Une telle option, antérieure, il faut le signaler, à la rencontre avec Cocteau et l'avant-garde de 1917, puisque les premiers poèmes sont datés de

1914 et 1915, répond au contraire à une intention délibérée.
Qu'on lise le dernier poème de Lampes à arc, cette Plaque
indicatrice où, sans y paraître, le poète hausse le ton :

Si nous écrivons,
alors ce sera en pleine inquiétude.
Pas de dictature.

Il ne faut pas mettre les mots en colonne par quatre,
la rime ne doit pas être l'élection des pensées
par des mots riches, nés d'un suffrage censitaire,
elle doit être rare, c'est-à-dire employée rarement.
Tout ce qui a le droit d'aller et de venir
doit aller et venir librement.

Il ne faut déclarer l'état de siège chez personne,
ni chez soi.

Un libre et sérieux dessin de sa pensée,
une simple effusion de soi-même,
avec plus de bonté et une entière bonne foi.

Ceci n'est pas une mutinerie,
mais une méthode
pour pouvoir durer et vaincre enfin
l'anarchie qui va venir,
et, d'où, grâce à nous, si nous sommes forts,
renaîtra un état meilleur,
aussi immanquablement que le désordre
de l'heure que voici
qui n'a de l'ordre que l'apparence,
n'étant que haine et confusion.

*Tout est dit. Le vers rimé sera rare, non systématiquement
proscrit. A la fin même de La Plaque indicatrice, deux
alexandrins assurent leur cadence, d'autant plus sensible
qu'ils sont encadrés par des vers de onze syllabes, vers
boiteux par excellence pour notre oreille — avec, pour-
tant, la pointe d'irrégularité de la diérèse frontière ayant
pour écho la synérèse rivière :*

Moi-même, ce soir, j'en donne l'assurance
à cette frontière où le rail s'agrandit,

à la rivière où les poissons ont deux pays,
aux blonds maïs oxygénés par l'automne.

A l'ordre dictatorial de la prosodie traditionnelle est substituée une libre circulation qui, loin de se rapporter aux mots en liberté de Marinetti, est méthode et rempart contre l'anarchie. Une libre circulation qui s'inscrit graphiquement sur la page et, comme si les blancs seuls valorisaient l'écriture, impose une lecture autre que celle de la prose.

On comprend qu'il n'y ait aucune solution de continuité entre ce type de poème et la prose proprement dite. Une différence d'éclairage seulement. Bernard Delvaille a déjà remarqué que la préface écrite pour le Charlie Chaplin d'Henri Poulaille reprenait, et pour le début littéralement, le poème Soir avec Charlot. Inversement, l'essai en prose New York commence comme un poème — on dirait presque jusque dans son découpage visuel :

Silence.

Les dernières vagues atlantiques se jettent sur une pointe de rochers brun pourpre et s'y déchirent.

Un cri de mouette.

De chaque côté du promontoire, la marée gonfle et remonte les estuaires. A droite, la nuit commence à cacher les collines. A gauche, descend un soleil jaune soufre.

L'Amérique est grande, déjà [...]

Et ce « portrait d'une ville » s'achève avec le chapitre Panorama de New York sur un véritable poème en prose, méditation lyrique et cosmique où le temps est aboli, le destin de la cité saisi dans l'instant (« Lumière, mouvement!... Tout va vite ») : la poésie a fait irruption dans le roman, le récit, le reportage et, ne se détruisant que pour renaître, irradie à travers la prose.

Lorsque parut le volume de Poèmes 1914-1924, une note liminaire donnait cette précision :

Certains poèmes qui figuraient dans *Lampes à arc* sont passés dans *Feuilles de température* et inversement; les poèmes du premier volume étant descriptifs et ceux du second constituant plutôt une série de paysages intérieurs, il a semblé plus logique de les classer suivant ce nouvel ordre.

(On signalera, pour les amateurs de précisions, que *Peinture sur soie*, *Foire de la Floride*, *Déplacement*, *Maison recommandée* ont glissé de *Feuilles de température* à *Lampes à arc*, mais qu'il n'y a pas d'opération inverse.)

Cette distinction entre descriptions et paysages intérieurs ne s'impose pas clairement. Nous reconnaissons plutôt — l'éloignement, peut-être, aidant — l'unité non seulement de ces deux recueils, mais des *Poèmes sans oiseaux* et d'*USA*. A l'image des « photographies lyriques » de cette dernière suite, toute cette œuvre poétique est faite de « certificats de vie ». Vie vécue dans l'agitation et le trouble du monde moderne, qui transforme la terre en produit manufacturé et les hommes en mécaniques ridicules. Les cactus sont orthopédiques, les nuages indéfrisables, les algues ont une odeur de pharmacie, le sein maternel donne du lait condensé. Vie rêvée, quand des esquisses à la Max Jacob organisent un monde cocasse et grinçant où la culbute de Léontine répond à l'inauguration d'un canon.

Mais il y a *Mort d'un Juif* et *Mort d'un autre Juif*,

Les enfants ont mis sous ses ongles
des aiguilles de gramophone.

Il y a Paul Claudel au Grand Cañon et cette Ode à Marcel Proust qui émeut les salles chaque fois qu'Annie Ducaux la récite aux soirées Proust, à la Comédie-Française. Il y a ce dernier des Vingt-cinq poèmes sans oiseaux qui consiste en une photographie de la Voie lactée : effusion qui n'a plus même besoin de la parole, inondation cosmique

pour clore ces tableaux ironiques et amers d'un univers sans oiseaux.

Émotion, tendresse contenues : allons-nous soulever le masque, chercher à distinguer les traits de celui qui se cache dans son œuvre ? Laissons-lui plutôt, jusqu'au dernier mot son ambiguïté :

**La vie et la mort sont d'un excellent comique,
le tout est de les lire dans une bonne traduction.**

Michel Décaudin.

PAUL MORAND

POÈMES

(1914-1924)

LAMPES A ARC
FEUILLES DE TEMPÉRATURE
SUIVIS DE
VINGT-CINQ POÈMES
SANS OISEAUX



A PARIS
AU SANS PAREIL

37, AVENUE KLÉBER

M. CM. XXIV

Lampes à arc

